



“ LA PASSION JUSQU'À L'EXCÈS ”

# Laisse-moi te posséder

Éditions J'ai lu

Extrait de la publication

# BETH KERY





Laisse-moi te posséder



BETH  
KERY

Laisse-moi te posséder

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Célia Chazel*



*Titre original*  
BECAUSE YOU ARE MINE

*Éditeur original*  
The Berkley Publishing Group, published by the Penguin Group (USA) Inc., New York

© Beth Kery, 2013

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2013

*J'adresse ma profonde gratitude à Leis Pederson,  
Laura Bradford, Mahlet, Amelia,  
ainsi qu'à mon mari.  
Je n'aurais pas pu mener à bien ce roman sans vous.  
Merci également à tous les lecteurs  
qui m'encouragent depuis des années.  
C'est d'abord à vous que je dois ma carrière.*





## PARTIE I

# PARCE QUE TU M'AS TENTÉ



# 1

Quand Ian Noble pénétra dans la salle du luxueux bar-restaurant, Francesca tourna aussitôt les yeux vers lui, comme la plupart des convives présents. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. À travers la foule, elle distingua un homme de grande taille, vêtu d'un impeccable costume sur mesure. Il était en train de retirer son pardessus, révélant un corps mince et svelte. Elle le reconnut instantanément, et son regard s'attarda sur l'élégant manteau noir drapé autour de son bras. Elle songea soudain que si le manteau était parfait, le costume ne lui correspondait pas du tout. Un jean aurait bien mieux convenu ! Francesca dut reconnaître que cette réflexion n'avait aucun sens. Pour commencer, le costume lui allait à merveille et, en plus, elle avait lu dans un récent article du magazine *GQ* que Noble était connu pour faire fructifier presque à lui tout seul les tailleurs de luxe de l'avenue Savile Row, à Londres. C'était sans doute le moins qu'on puisse attendre d'un homme d'affaires issu d'une branche mineure de la famille royale britannique. Un des messieurs qui l'accompagnaient tendit la main pour prendre son manteau, mais il déclina la proposition d'un mouvement de tête.

Apparemment, l'énigmatique M. Noble ne prévoyait pas de s'attarder plus que le strict minimum au cocktail organisé en l'honneur de Francesca.

— C'est M. Noble... Il va être ravi de te rencontrer, il adore ton travail ! fit Lin Soong.

Francesca perçut une subtile nuance d'orgueil dans la voix de la jeune femme, comme si Ian Noble n'était pas son employeur mais son amant.

— Il a l'air d'avoir bien plus important à faire que de me rencontrer, rétorqua Francesca en souriant.

Elle sirota une gorgée d'eau gazeuse tout en regardant Noble mener une conversation téléphonique laconique au téléphone. Deux hommes restaient postés près de lui, et il tenait toujours son pardessus plié au creux de son bras, prêt à décamper aussi vite que possible. Au pli subtil de ses lèvres, Francesca devina qu'il était irrité. Étrangement, en voyant cette expression très humaine sur son visage, elle se détendit un peu. Elle n'en avait pas touché un mot à ses colocataires – qui la connaissaient plutôt pour son caractère téméraire et bien trempé – mais la perspective de rencontrer Ian Noble générait en elle une drôle d'angoisse.

Le cours des conversations reprit, mais l'énergie qui emplissait la pièce s'était d'une certaine façon amplifiée depuis l'arrivée de Noble. De manière surprenante, cet homme qui se démarquait par son élégance et sa distinction semblait fasciner une génération de porteurs de tee-shirts accros à la technologie. Il faisait tellement années 1930 ! Elle avait lu quelque part que Noble avait gagné son premier milliard en créant quelques années plus tôt une société d'information en ligne, qu'il avait ensuite revendue en bourse, récupérant ainsi treize milliards supplémentaires, investis à leur tour dans une gigantesque et florissante société de vente par Internet.

Apparemment, tout ce qu'il touchait se transformait en or. Pourquoi ? Parce qu'il était Ian Noble. Il pouvait faire absolument tout ce qui lui plaisait. À cette pensée, les lèvres de Francesca esquissèrent un sourire amusé. C'était d'une certaine façon plus facile de songer à lui comme à un être arrogant et déplaisant. D'accord, il était son mécène. Mais comme beaucoup d'artistes au fil des époques, Francesca nourrissait une certaine défiance à l'égard de son pourvoyeur de fonds. Malheureusement, tous les artistes affamés avaient besoin d'un Ian Noble.

— Je vais juste le prévenir que tu es là. Comme je te l'ai dit, il est fasciné par ta peinture. Il t'a choisie sans hésiter parmi les trois finalistes, reprit Lin.

Celle-ci faisait référence au concours artistique que Francesca avait remporté, dont le lauréat se voyait confier la mission prestigieuse de peindre la pièce maîtresse du hall d'accueil du nouveau gratte-ciel construit par Noble à Chicago. Où ils se trouvaient en ce moment même. Le cocktail en l'honneur de Francesca se tenait dans un restaurant baptisé *Fusion*, un établissement branché et hors de prix situé à l'intérieur de la tour détenue par Noble. Plus important encore, du point de vue de Francesca, la commande était accompagnée d'une dotation de cent mille dollars, dont elle aurait grandement besoin en tant qu'étudiante en master des Beaux-Arts.

Lin fit apparaître comme par magie une jeune femme afro-américaine du nom de Zoe Charon pour converser avec Francesca durant son absence.

— Je suis ravie de vous rencontrer, fit Zoe qui afficha un sourire de rêve tout en serrant la main de Francesca. Toutes mes félicitations pour votre prix. Rendez-vous compte : je passerai devant votre tableau chaque fois que j'irai travailler !

En comparant ses vêtements avec ceux de Zoe, Francesca fut prise d'un malaise diffus qui lui était de plus en plus familier. Lin, Zoe et quasiment tous les convives présents dans la salle arboraient des tenues d'un raffinement extrême, à la pointe de la mode. Comment avait-elle pu croire que son look « bohème chic » conviendrait pour une réception de Ian Noble ? Comment avait-elle pu croire, d'ailleurs, que sa conception du bohème chic avait quoi que ce soit de chic ?

Elle apprit que Zoe était assistante de direction pour Noble Enterprises, dans un département du nom d'Imagetronics. *Qu'est-ce que c'est que ce truc ?* se demanda distraitemment Francesca tout en faisant montre d'un intérêt poli, le regard de nouveau attiré par l'entrée du restaurant.

Le visage de Noble s'adoucit légèrement quand Lin s'approcha pour lui parler. Quelques secondes plus tard, une expression d'indifférence ennuyée apparut sur ses traits. Il secoua la tête et jeta un coup d'œil à sa montre. Il n'avait visiblement aucune envie de se prêter au rituel de l'entrevue avec l'un des nombreux bénéficiaires de ses œuvres philanthropiques. Pas plus que Francesca n'avait envie de le rencontrer. Cette réception en son honneur ne représentait pour elle qu'une des obligations rébarbatives dont elle devait s'acquitter en tant que lauréate du prix.

Elle se tourna vers Zoe et lui adressa un large sourire, déterminée à profiter de la fête maintenant que son angoisse idiote de rencontrer son bienfaiteur n'avait plus lieu d'être.

— Alors, qu'est-ce qu'il a de si spécial, Ian Noble ?

Zoe sourcilla devant cette question téméraire et jeta un bref regard en direction du bar où se tenait Noble.

— De si spécial ? Pour résumer, c'est un dieu.

Francesca eut un sourire narquois.

— Au moins, vous ne risquez pas de le sous-estimer.

Zoe éclata de rire et Francesca l'imita. Durant un bref moment, elles furent simplement deux jeunes femmes en train de pouffer devant l'homme le plus séduisant de la soirée. Ce que Noble était sans contester, Francesca devait bien se l'avouer. Pas seulement *de la soirée*, en fait. C'était l'homme le plus attirant qu'elle ait jamais croisé de sa vie.

Elle cessa brusquement de rire en voyant une expression inquiète apparaître sur le visage de Zoe. Elle se retourna et surprit le regard de Noble fixé sur elle. Une chaleur lourde et diffuse se répandit au creux de son ventre. Elle n'eut pas même le temps de reprendre ses esprits qu'il s'avançait déjà vers elle en traversant la salle, abandonnant une Lin étonnée dans son sillage.

Francesca fut prise d'une envie ridicule de s'enfuir en courant.

— Oh... Il vient vers nous... Lin a dû lui dire qui vous étiez, lâcha Zoe qui semblait aussi abasourdie et surprise que Francesca.

Malgré tout, Zoe était bien plus habituée qu'elle aux codes du savoir-vivre en société. Avant que Noble n'ait eu le temps de les rejoindre, toute trace de babillage juvénile avait déjà disparu de son visage, remplacé par l'expression d'une belle jeune femme réservée.

— Bonsoir, monsieur Noble.

Il avait des yeux d'un bleu cobalt. Ils se détachèrent de Francesca durant une fraction de seconde et elle dut lutter pour accorder un peu d'air à ses poumons pendant ce bref répit.

— Zoe, c'est bien ça ? demanda-t-il.

Zoe ne parvint pas à dissimuler sa fierté en voyant que Noble connaissait son prénom.



— Oui, monsieur. Je travaille chez Imagetronics. Puis-je vous présenter Francesca Arno, l'artiste que vous avez désignée comme lauréate du concours *Far Sight* ?

Il lui tendit la main.

— Enchanté de vous rencontrer, mademoiselle Arno.

Francesca hocha simplement la tête en guise de réponse. Elle était incapable de parler. Son cerveau était temporairement submergé par la vision de cet homme, la chaleur rassurante de sa main, l'accent britannique qui transparaisait dans sa voix grave. Sa peau semblait pâle par contraste avec ses cheveux courts et sombres coiffés avec style et son costume gris. *Un ange ténébreux*. L'image s'imposa malgré elle à son esprit.

— Les mots me manquent pour vous exprimer à quel point votre travail m'impressionne.

Pas de sourire. Pas de douceur sans sa voix, bien qu'on puisse y déceler une petite pointe de curiosité.

Francesca avala péniblement sa salive.

— Merci.

Il relâcha lentement sa main et sa peau glissa contre la sienne. Il n'ajouta rien et se contenta durant quelques atroces secondes de la jauger. Elle essaya de reprendre ses esprits et redressa les épaules.

— Je suis très heureuse d'avoir l'occasion de vous remercier en personne. Cela signifie bien plus pour moi que je ne saurais le dire, dit-elle d'un ton guindé en détachant excessivement les syllabes.

Noble eut un haussement d'épaules imperceptible et sa main esquissa un geste négligent.

— Vous l'avez mérité. (Il soutint son regard.) Ou du moins, vous allez le mériter.

Elle sentit son poulx s'emballer à la lisière de sa gorge et pria pour qu'il n'ait rien remarqué.

— Je l'ai mérité, oui. Mais vous m'en avez donné l'opportunité. C'est pour *cela* que j'essaie de vous remercier. Je n'aurais sans doute pas eu les moyens financiers de me payer ma deuxième année de master si vous ne m'aviez pas donné cette chance.

Il plissa les paupières. Dans un angle de son champ de vision, Francesca vit Zoe se raidir. Elle lui lança un coup d'œil inquiet. S'était-elle montrée trop franche ?

— Ma grand-mère me reprochait souvent de ne pas savoir accueillir la gratitude, dit-il d'une voix plus calme... plus chaleureuse. Vous avez raison de me le rappeler. Et je suis très heureux de vous avoir donné cette opportunité, mademoiselle Arno. (Il appuya ses propos d'un bref hochement de tête.) Zoe, auriez-vous l'amabilité de transmettre un message à Lin de ma part ? J'ai décidé d'annuler le dîner avec Xander LaGrange, en fin de compte. Demandez-lui, je vous prie, de trouver une autre date.

— Bien entendu, monsieur Noble, répondit Zoe en s'éloignant.

— Voudriez-vous que nous nous installions plus confortablement ? demanda-t-il à Francesca en désignant du menton un divan en cuir circulaire inoccupé.

— Avec plaisir.

Il la laissa se faufiler la première dans l'alcôve. Elle aurait préféré qu'il s'en abstienne : elle se sentait gauche et pataude devant lui. Quand elle fut installée, il se glissa à côté d'elle d'un mouvement fluide et élégant. Francesca lissa d'une main la tunique vaporeuse de la robe vintage baby doll qu'elle avait achetée d'occasion dans une boutique de Wicker Park. Ce début de mois de septembre s'était révélé plus froid que prévu quand elle avait planifié le cocktail, et elle n'avait eu d'autre choix que de revêtir une veste en jean ordinaire par-dessus les fines bretelles de sa

robe. Elle comprit tout à coup combien elle devait paraître ridicule, assise à côté de cet homme à la mise impeccable, majestueusement viril.

Elle froissa nerveusement le col de sa robe, et sentit qu'il l'observait. Leurs regards se croisèrent, et elle ne put s'empêcher de relever le menton d'un air de défi. Un léger sourire s'esquissa sur les lèvres de Noble, et Francesca sentit quelque chose se serrer dans son bas-ventre.

— Ainsi, vous êtes en deuxième année de master ?

— Oui. À l'Institut des arts.

— Une excellente école, murmura-t-il.

Il posa les mains sur la table et se laissa aller un peu en arrière sur le divan, qui avait l'air redoutablement confortable. Son corps était svelte, à la fois relaxé et nerveux, et Francesca se dit qu'il ressemblait à un prédateur sur le point de bondir malgré son calme apparent. Ses hanches étaient minces et ses épaules larges, suggérant une imposante musculature dissimulée sous la chemise blanche amidonnée.

— Si je me souviens bien de votre dossier, vous étudiez à la fois les beaux-arts et l'architecture à l'université de Northwestern ?

— Oui, souffla Francesca.

Son regard se posa sur les mains de Noble. C'étaient des mains élégantes, mais également larges, calleuses et d'apparence habile. Cette vision la troubla sans qu'elle comprenne pourquoi. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer la sensation qu'elle éprouverait au contact de ces mains sur sa peau... enserrées autour de sa taille...

— Pourquoi ?

Elle s'arracha à ses pensées totalement inappropriées et releva les yeux vers lui.

— Pourquoi j'ai choisi d'étudier à la fois l'architecture et les beaux-arts ?

Il hocha la tête.

— L'architecture, pour faire plaisir à mes parents, et les beaux-arts, pour me faire plaisir à moi, répondit-elle, surprise elle-même par l'honnêteté de sa réponse.

Elle avait pour habitude de faire preuve d'un dédain mêlé de froideur quand on lui posait cette question. Pourquoi aurait-elle dû choisir entre ses talents ?

— Mes parents sont tous les deux architectes, poursuivit-elle, et me voir continuer dans cette voie était le rêve de leur vie.

— Alors, vous leur avez accordé la moitié d'un rêve. Vous avez travaillé pour obtenir la qualification d'architecte, mais vous ne prévoyez pas d'en faire votre métier.

— Je peux toujours être architecte.

— Et je m'en réjouis pour vous.

Il releva la tête tandis qu'un homme séduisant coiffé de dreadlocks, dont les yeux gris clair contrastaient avec la peau sombre, s'approchait de leur table. Noble lui serra la main.

— Lucien, comment vont les affaires ?

— Ça marche du tonnerre, répondit ce dernier en dévisageant Francesca avec intérêt.

— Mademoiselle Arno, je vous présente Lucien Lenault. Il est le manager de *Fusion* et le chef le plus illustre d'Europe. Je l'ai chipé au restaurant le plus couru de Paris.

Lucien leva les yeux au ciel d'un air amusé – Ian venait de dresser un portrait très élogieux de sa personne –, et adressa un large sourire à Francesca.

— J'espère qu'on pourra bientôt en dire autant de *Fusion* à Chicago. Mademoiselle Arno, je suis ravi de faire votre connaissance. Que puis-je vous offrir ? ajouta-t-il avec une voix teintée d'un délicieux accent français.

Noble la regarda, attendant sa réponse. Le dessin de ses lèvres, inhabituellement pleines pour un homme aussi robuste et viril, frappait Francesca par la sensualité mêlée de fermeté qu'il évoquait.

*Une forme de sauvagerie.*

D'où cette pensée complètement incongrue pouvait bien lui venir ?

— Rien de spécial, répondit-elle enfin en essayant de dominer les battements assourdissants de son cœur.

— Et plus spécifiquement ? s'enquit Lucien en lorgnant ostensiblement son verre à moitié vide.

— Juste ce que je bois d'habitude : de l'eau gazeuse avec du citron.

— Vous devriez être en train de célébrer votre succès, mademoiselle Arno, intervint Noble.

Était-ce son accent qui déclenchait une vague de frissons sur la nuque de Francesca quand il prononçait son nom ? Il avait quelque chose de très singulier, se dit-elle. Un accent indéniablement anglais mais teinté d'un petit quelque chose qui émergeait de temps en temps entre les syllabes ; quelque chose qu'elle était incapable d'identifier.

— Apporte-nous une bouteille de Roederer brut, fit Noble à Lucien qui sourit en retour, esquissa un léger salut et s'éclipsa.

Francesca se sentit de plus en plus confuse. Pourquoi prenait-il la peine de passer autant de temps avec elle ? Il ne commandait sûrement pas du champagne pour tous les bénéficiaires de sa générosité. Noble reprit :

— Comme je vous le disais avant l'arrivée de Lucien, je suis heureux que vous ayez également une formation d'architecte. Vos talents et vos connaissances dans ce domaine sont sans aucun doute ce qui donne à votre art autant de précision, de profon-

deur et de style. Le tableau que vous avez soumis pour le concours était spectaculaire. Vous avez saisi exactement l'esprit que je désirais pour l'atmosphère de mon hall d'accueil.

Le regard de Francesca erra sur son costume immaculé. D'une certaine façon, l'amour qu'il professait pour les lignes pures ne la surprenait pas. Effectivement, son travail artistique était souvent inspiré par la passion qu'elle nourrissait pour la forme et la structure – et pourtant, cette précision ne constituait pas le centre de son art. Loin de là.

— Je suis contente que ça vous plaise, dit-elle d'un ton qu'elle espérait aussi neutre que possible.

L'ombre d'un sourire apparut sur les lèvres de Noble.

— Vous ne me dites pas tout. N'êtes-vous pas heureuse d'avoir su me plaire ?

Ces paroles la laissèrent bouche bée. Elle étouffa les mots qui menaçaient de jaillir de sa bouche. *Je ne peins pour le plaisir de personne, sauf de moi-même.* Elle s'était contrôlée juste à temps. Qu'est-ce qui clochait donc, chez elle ? Cet homme allait lui permettre de changer sa vie.

— Je vous l'ai déjà dit, je suis enchantée d'avoir remporté le concours. C'est très excitant.

— Ah, murmura-t-il tandis que Lucien revenait avec une bouteille de champagne dans un seau à glace.

Noble ne jeta pas même un regard à ce dernier pendant qu'il ouvrait la bouteille, mais continua à scruter Francesca comme s'il avait devant lui un sujet d'étude particulièrement intéressant.

— Mais vous réjouir d'avoir gagné ce prix n'est pas la même chose que de vous réjouir de m'avoir plu à moi.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire..., balbutia-t-elle en regardant Lucien ôter le bouchon avec un *pop* étouffé.

Elle lança à Noble un regard perplexe. De quoi parlait-il, bon sang ? Et pourquoi, bien qu'elle n'eût rien à répondre à cela, sa question la troublait-elle autant ?

— Je suis ravie que vous ayez apprécié ma peinture. Vraiment ravie.

Noble ne répondit rien et se contenta de la contempler d'un air détaché tandis que Lucien versait le liquide pétillant dans des flûtes à champagne. L'homme d'affaires hocha la tête et remercia Lucien à voix basse avant que ce dernier ne s'éloigne. Francesca souleva son verre pendant que Noble s'emparait du sien.

— Toutes mes félicitations.

Elle parvint à se composer un sourire tandis que leurs flûtes s'entrechoquaient avec un son cristallin. Elle n'avait jamais goûté à quelque chose de ce genre ; le champagne était sec et glacé, et distillait une sensation délicieuse sur sa langue et à travers sa gorge. Elle jeta à Noble un regard en biais. Comment pouvait-il se montrer si insensible à la tension qui emplissait l'air, alors qu'elle-même en suffoquait presque ?

— Je suppose qu'en tant que membre de la famille royale, vous ne pouvez pas vraiment vous faire servir par une barmaid, fit-elle en priant pour que sa voix n'ait pas tremblé.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, je voulais juste dire... (Elle se maudit intérieurement.) Je suis aussi serveuse – ça aide à payer les factures pendant que je termine mes études, ajouta-t-elle, saisie d'un début d'effolement.

Il paraissait soudain si froid et si intimidant ! Elle porta sa flûte à ses lèvres et aspira une trop grande gorgée de liquide glacé. Elle appréhendait déjà de devoir expliquer à Davie comment elle s'était auto-sabordée. Cela ne ferait sans doute qu'exaspérer une

fois encore son meilleur ami, même si ses deux autres colocataires, Caden et Justin, seraient surtout pliés de rire quand elle leur raconterait sa piteuse débâcle dans la bonne société.

Si seulement Ian Noble n'était pas si séduisant. Séduisant à un point que c'en était dérangeant.

— Veuillez m'excuser, marmonna-t-elle. Je n'aurais pas dû dire ça. C'est juste que... j'ai lu que vos grands-parents appartenaient à une branche mineure de la famille royale britannique – un comte et une comtesse, rien de moins.

— Et vous vous demandiez si je me vexerais de voir mon verre rempli par une simple serveuse, c'est bien cela ?

L'amusement n'adoucissait pas réellement ses traits, il les rendait juste plus fascinants encore. Francesca soupira et se détendit un peu. Elle n'avait pas réussi à l'offenser *totalemment*.

— J'ai fait une grande partie de mes études aux États-Unis, reprit-il. Je me considère d'abord et avant tout comme un Américain. Et je vous assure que la seule raison pour laquelle Lucien est venu nous servir en personne, c'est qu'il le voulait. Nous sommes partenaires d'escrime en plus d'être amis. La tradition aristocrate anglaise de se faire servir par des hommes n'existe plus que dans les romans, mademoiselle Arno. Et même si elle était encore pratiquée, je doute qu'elle s'applique à un rejeton bâtard. Je suis désolé de vous décevoir sur ce point.

Les joues de Francesca étaient en feu. Apprendrait-elle un jour à tenir sa langue ? Pourquoi lui disait-il qu'il était un enfant illégitime ? Elle n'avait jamais lu cela nulle part.

— Où travaillez-vous en tant que serveuse ? demanda-t-il sans paraître s'apercevoir de la couleur écarlate de ses joues.



— Au *High Jinks*, à Bucktown.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ça ne me surprend pas vraiment, marmonna-t-elle à mi-voix avant d'avalier une autre gorgée de champagne.

Elle plissa les paupières, surprise par son rire grave et rocailleux, puis rouvrit grands les yeux, surprenant l'expression de son visage. Il avait l'air enchanté. Le cœur de Francesca se mit à battre plus vite. Ian Noble était en permanence extraordinaire à contempler, mais quand il souriait, il devenait difficile pour une femme de garder son sang-froid.

— Accepteriez-vous de m'accompagner... le temps d'une petite balade dans le quartier ? J'aimerais vous montrer quelque chose de très important.

Elle était en train de porter la flûte à ses lèvres mais se figea sur place. Que pouvait-il bien avoir en tête ?

— C'est en relation directe avec ma commande, fit-il d'une voix soudain crispée, autoritaire. J'aimerais vous montrer le sujet que je voudrais vous voir peindre.

Une bouffée de colère perça sous la surprise de Francesca, et elle redressa le menton.

— Je suis censée peindre ce que vous voulez que je peigne ?

— Oui, répondit-il sans hésiter.

Elle reposa la flûte qui toucha la table avec un petit tintement, faisant trembler le liquide ambré à l'intérieur. Noble avait parlé d'une voix inflexible. Finalement, il était aussi arrogant qu'elle se l'était imaginé. Comme elle s'y était attendue, ce prix allait se transformer en un véritable cauchemar. Il la fixa droit dans les yeux sans ciller, les narines frémissantes, et elle soutint son regard.

— Je vous suggère de venir voir la vue en question avant de prendre ombrage de cette demande, mademoiselle Arno.

— Francesca.

Un éclair traversa les yeux bleus de Noble. Durant une fraction de seconde, la jeune femme regretta la sécheresse de son ton. Mais il finit par hocher la tête.

— D'accord pour Francesca, fit-il doucement. À condition que vous m'appeliez Ian.

Elle lutta intérieurement pour faire abstraction des papillonnements dans son ventre. *Ne te laisse pas avoir*, se morigéna-t-elle. Il représentait l'archétype même du patron autoritaire qui essaierait de lui dicter ses volontés et étoufferait du même coup ses intuitions créatrices. C'était encore pire que ce qu'elle avait imaginé.

Sans ajouter un mot, elle se glissa hors de l'alcôve et se dirigea vers la sortie du restaurant. Consciente, à travers toutes les fibres de son être, que Ian Noble lui avait emboîté le pas.

\*  
\* \*

Il prononça à peine quelques mots quand ils quittèrent *Fusion* et la mena jusqu'à une allée qui bordait le fleuve Chicago et le bas du boulevard Wacker Drive.

— Où allons-nous ? finit-elle par demander après une minute ou deux.

— À ma résidence privée.

Les sandales à hauts talons de Francesca tanguaient dangereusement sur la chaussée, et elle s'arrêta un instant.

— On va chez vous ?

Il se tut et lui rendit son regard. Son manteau noir flottait autour de ses cuisses visiblement musclées, soulevé par le vent du lac Michigan.

— Oui, on va *chez moi*, fit-il d'une voix moqueuse et faussement solennelle.

Elle fronça les sourcils. Il se payait clairement sa tête. *Ça me fait tellement plaisir de vous servir de divertissement, monsieur Noble*. Il inspira profondément et fixa la direction du lac Michigan, de toute évidence exaspéré par ses jérémiades.

— Je comprends que ça vous mette mal à l'aise mais je vous donne ma parole que c'est purement professionnel. Il s'agit du tableau. La vue que je veux que vous peigniez vient de l'immeuble où je vis. Vous n'allez quand même pas vous imaginer que je pourrais vous faire du mal d'une quelconque façon ? Tous les clients nous ont vus sortir ensemble de ce restaurant.

Ça, il n'avait pas besoin de le lui rappeler. Elle avait eu l'impression qu'une cinquantaine d'yeux étaient fixés sur eux lorsqu'ils étaient sortis de la salle.

Elle lui jeta un discret regard en biais quand ils reprirent leur marche. Les cheveux noirs de Noble, ébouriffés par le vent, lui semblèrent soudain étrangement familiers. Elle cligna les yeux, et la sensation de déjà-vu s'évanouit.

— Vous êtes en train de me dire que je suis censée travailler dans votre appartement ?

— Il est très grand, rétorqua-t-il sèchement. Si vous n'avez pas envie de me voir, vous n'y serez nullement obligée.

Francesca fixa les ongles vernis de ses pieds, essayant de lui dissimuler son visage. Elle ne voulait pas qu'il devine que des images totalement inconvenantes venaient d'apparaître dans son esprit. Des images de Ian sortant de la douche, de son corps nu

et humide, portant une simple serviette drapée autour des hanches, comme seule barrière à la vision de sa nudité.

— Ce n'est pas très orthodoxe.

— Je ne suis pas très porté sur l'orthodoxie, répliqua-t-il avec brusquerie. Vous le comprendrez quand vous verrez la vue.

Il habitait au 340 East Archer, un immeuble ancien construit durant les années 1920 dans le style Renaissance italienne, dont elle connaissait déjà la façade pour l'avoir étudiée avec admiration durant ses cours d'architecture. Ça lui allait bien, d'une certaine façon, cette tour en brique sombre, austère. Elle ne fut pas spécialement surprise d'apprendre que sa résidence occupait la totalité des deux étages supérieurs.

La porte de l'ascenseur privé s'ouvrit sans un bruit, et, lui tendant la main, il l'invita à entrer la première.

Elle pénétra alors dans un endroit magique.

Le luxe des tissus et du mobilier était évident, mais malgré cette somptuosité, le vestibule parvenait à exprimer une atmosphère accueillante – un accueil austère, certes, mais un accueil tout de même. Elle jeta un bref coup d'œil à son reflet dans le miroir ancien. Sa longue chevelure aux reflets roux était complètement décoiffée par le vent, et ses joues étaient teintées de rose. Elle aurait aimé croire que cette couleur était due à la froideur du vent, mais craignait qu'elle soit bien davantage liée à la présence de Ian Noble.

Puis elle vit les œuvres d'art et oublia tout le reste. Elle traversa une large antichambre en forme de galerie, en contemplant bouche bée les tableaux qui se succédaient. Certains d'entre eux lui étaient familiers, des chefs-d'œuvre qu'elle avait l'occasion de voir de près pour la première fois.

Elle s'arrêta devant une statuette reposant sur un piédestal, une superbe réplique inspirée de l'art grec antique.

— J'ai toujours aimé l'Aphrodite d'Argos, murmura-t-elle en détaillant méticuleusement la finesse exquise des traits du visage et la courbe gracieuse du buste dénudé, sculpté dans l'albâtre le plus pur.

— C'est vrai ? demanda-t-il d'un ton sincère.

Elle hocha la tête, submergée par l'émerveillement, et poursuivit sa marche.

— J'en ai fait l'acquisition il y a quelques mois. Les enchères ont été rudes.

Elle s'arracha à grand-peine de son état de ravissement extatique.

— J'adore Sorenburg, fit-elle.

Elle faisait référence à l'artiste qui avait réalisé le tableau devant lequel elle se tenait. Elle se tourna vers Noble et fut frappée par un fait : cela faisait maintenant plusieurs minutes qu'elle avançait comme une somnambule dans son appartement sans y avoir été invitée, et il avait permis cette intrusion sans faire aucun commentaire. Elle se trouvait maintenant dans une sorte de petit salon décoré avec des étoffes outrageusement riches de jaune, de bleu pâle et de brun foncé.

— Je sais. Vous l'avez mentionné dans votre lettre de motivation pour le concours.

— Je n'arrive pas à croire que vous appréciiez l'expressionnisme.

— Qu'est-ce qui vous surprend tant ?

Au son grave de sa voix, Francesca fut parcourue par une vague de frissons dans la nuque. Elle releva les yeux vers lui. Le tableau dont elle parlait était accroché au-dessus d'un épais tapis de velours. Noble se tenait plus près d'elle qu'elle ne l'avait cru, perdue qu'elle était dans sa contemplation.

— C'est que... vous avez choisi mon tableau, murmura-t-elle faiblement, le regard attiré par son corps.

Elle avala péniblement sa salive. Il avait débou-  
tonné sa redingote. Une odeur piquante et musquée  
de savon s'infiltra à travers ses narines. Une sensation  
de chaleur lourde l'envahissait tout entière.

— Vous semblez tellement aimer... *commander*,  
tenta-t-elle d'expliquer d'une voix à peine plus forte  
qu'un murmure.

— Vous avez raison. (Elle crut voir une ombre tra-  
verser son visage.) J'ai la négligence et le désordre  
en horreur. Mais Sorenburg, ce n'est pas seulement  
ça, dit-il en jetant un regard au tableau. Il s'agit de  
fabriquer du sens à partir du chaos. Vous n'êtes pas  
d'accord ?

Francesca demeura interdite tandis qu'il contem-  
plait son profil. Elle n'avait jamais entendu une des-  
cription aussi juste et succincte du travail de  
Sorenburg.

— Si, bien sûr, répondit-elle lentement.

Il lui adressa un petit sourire. Ses lèvres pleines  
représentaient sans doute le trait physique le plus fas-  
cinant chez lui, si l'on faisait abstraction de ses yeux.  
Et de sa mâchoire pleine d'assurance. Et de son corps  
splendide...

— Dois-je en croire mes oreilles ? murmura-t-il  
doucement. Est-ce bien une nuance de respect que  
je perçois dans votre voix, Francesca ?

Elle se retourna vers le tableau de Sorenburg, le  
regard perdu dans le vague, la poitrine oppressée.

— Vous méritez du respect dans ce domaine. Vos  
goûts en matière d'art sont irréprochables.

— Merci. Il se trouve que je suis d'accord avec vous.

Elle risqua un coup d'œil de côté. Il la contemplait  
de ses yeux d'ange ténébreux.

— Laissez-moi prendre votre veste, fit-il en lui tendant la main.

— Non.

Les joues de Francesca devinrent brûlantes quand elle se rendit compte du ton brusque qu'elle avait employé. Un élan de lucidité vint briser le charme qui s'était jusqu'alors opéré. La main de Ian Noble était toujours tendue.

— Je vais vous la prendre.

Elle ouvrit la bouche pour protester mais se ravisa devant son regard ombrageux et ses sourcils légèrement froncés. Il reprit :

— Une femme doit faire oublier ses vêtements, Francesca. Pas l'inverse. C'est la première leçon que je vous enseignerai.

Elle lui lança un bref regard exaspéré avant de s'extraire de sa veste en jean. L'air lui sembla frais sur ses épaules nues, mais le regard de Ian la brûlait. Elle se redressa.

— Vous parlez comme si vous aviez l'intention de me donner d'autres leçons, marmonna-t-elle en lui tendant sa veste.

— Je le ferai peut-être. Suivez-moi.

Il suspendit le vêtement avant de la mener à travers la galerie jusqu'à un couloir plus étroit qui bifurquait à angle droit, éclairé seulement par des appliques en forme de chandeliers. Il ouvrit l'une des nombreuses portes qui se dressaient devant eux et invita Francesca à entrer. Elle s'attendait à ce que Ian lui montre une autre pièce emplies de merveilles, mais fut étonnée de découvrir un espace étroit en enfilade, bordé sur l'un des côtés par un alignement de hautes fenêtres qui couvraient intégralement la surface du sol au plafond. Noble n'alluma pas la lumière. Ce n'était pas nécessaire. La pièce était éclairée par la lueur des buildings et les reflets qu'ils projetaient sur le fleuve noir.

Francesca s'avança vers les fenêtres sans rien dire. Noble vint se poster à son côté.

— Ils sont vivants... les gratte-ciel... certains plus que d'autres, lâcha-t-elle d'une voix rauque au bout d'un moment. (Elle lança à Ian un regard contrit et fut récompensée par un sourire. Une vague d'embarras la submergea.) Je veux dire, ils ont l'air vivants. C'est ce que je me suis toujours dit. Ils ont chacun une âme. La nuit, en particulier... Je peux le sentir.

— Je sais que vous en êtes capable. C'est pour ça que je vous ai choisie.

— Pas à cause des lignes parfaitement droites de ma composition et de la précision de mes reproductions ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

— Non. À cause de cela.

Il l'observa sourire avec une expression indéchiffrable sur le visage. Un plaisir inattendu envahit Francesca. Il comprenait *réellement* son art, au bout du compte. Et... elle lui avait donné ce qu'il désirait voir.

Elle contempla l'incroyable panorama.

— Je crois que je vois ce que vous voulez dire, reprit-elle d'une voix plus assurée. Ça fait plus d'un an et demi que je n'ai pas suivi de cours d'architecture, et j'ai été si occupée par mes études d'art que je n'ai pas pris le temps de lire la presse, sinon j'aurais compris... Et pourtant... J'ai honte de ne pas avoir saisi plus tôt, fit-elle en regardant les deux tours les plus imposantes qui bordaient le fleuve sombre pailleté d'or.

Elle secoua la tête, émerveillée, et reprit :

— Vous avez conçu le siège de Noble Enterprises comme une image moderne et épurée de l'architecture classique de Chicago. C'est comme une version contemporaine du Sandusky. Une vision brillante.

Elle faisait référence à l'écho que les gratte-ciel de Noble Enterprises renvoyaient du Building Sandusky,



un chef-d'œuvre d'architecture gothique. D'une certaine façon, les bâtiments élancés étaient semblables à Ian – une réminiscence audacieuse, fière, élégante et moderne de quelque ancêtre gothique. Cette pensée la fit sourire.

— La plupart des gens ne s'en rendent pas compte avant que je les emmène ici.

— C'est un coup de génie, Ian, dit-elle d'une voix vibrante. (Elle se tourna vers lui d'un air interrogateur et aperçut le scintillement reflété par les lumières des gratte-ciel dans ses prunelles. Elle poursuivit :) Pourquoi ne l'avez-vous pas revendiqué devant la presse ?

— Parce que je n'ai pas fait ça pour les journalistes. Je l'ai fait pour mon propre plaisir, comme j'en ai l'habitude pour la plupart des choses.

Elle se sentit piégée par son regard et ne trouva rien à répondre. Cette façon de voir n'était-elle pas particulièrement égoïste ? Mais pourquoi, alors, ces mots faisaient-ils naître une telle chaleur au creux de ses cuisses ?

— Je suis cependant ravi que ça vous plaise, poursuivit-il. J'ai quelque chose d'autre à vous montrer.

— Vraiment ? souffla-t-elle.

Il hocha très légèrement la tête. Elle le suivit, soulagée qu'il ne puisse distinguer ses joues empourprées. Il la conduisit jusqu'à une pièce aux murs presque entièrement recouverts de bibliothèques en bois sombre. Ian s'arrêta sur le seuil, attendant sa réaction tandis qu'elle découvrait l'endroit. Francesca s'immobilisa finalement, aimantée par le tableau qui surplombait la cheminée. Puis elle s'avança vers le cadre comme en état de transe, avec l'attitude qu'elle adoptait parfois quand elle se concentrait sur ses propres créations.

— Vous l’avez acheté chez Feinstein ? murmura-t-elle en faisant référence à l’un de ses colocataires – Davie Feinstein, qui était propriétaire d’une galerie d’art à Wicker Park.

La toile que Francesca contemplait avait été l’une de ses premières œuvres, que son ami avait vendue. Elle avait insisté pour en faire don à la galerie en tant que participation à sa part du loyer durant un an et demi, du temps où elle était complètement fauchée.

— Oui, répondit Ian.

Elle devina aux vibrations de sa voix qu’il se tenait juste derrière son épaule gauche.

— Davie ne m’avait jamais dit...

— J’ai demandé à Lin de l’acheter pour moi. La galerie n’a probablement pas eu connaissance du nom du véritable acquéreur.

Elle avala sa salive pour chasser le nœud qui s’était formé dans sa gorge. Le tableau représentait un homme solitaire qui descendait une allée du Lincoln Park dans la pénombre des premières lueurs de l’aube, le dos tourné. Les gratte-ciel qui l’entouraient semblaient le regarder de haut avec une réserve distante, aussi indifférents à la souffrance humaine que le personnage semblait l’être à la sienne propre. Son manteau ouvert flottait derrière lui, et il voûtait les épaules face au vent, les mains profondément enfoncées dans ses poches. Toutes les lignes de son corps irradiaient la puissance, la grâce et la solitude endurcie par la force et la résolution.

Elle adorait ce tableau. Le donner à la galerie lui avait fendu le cœur mais il fallait bien qu’elle paie son loyer.

— *Le Chat qui marche tout seul*, récita Ian d’une voix grave dans son dos.

Elle rit doucement en l'entendant prononcer le titre qu'elle avait donné à la peinture.

— « Je suis le Chat qui marche tout seul, et pour moi tous les endroits se valent... » Je l'ai peint pendant ma deuxième année aux Beaux-Arts. Je suivais parallèlement des cours de littérature, et on était en train d'étudier Kipling. Cette phrase me semblait adaptée, d'une certaine manière...

Elle laissa traîner sa voix en fixant la silhouette solitaire du tableau, mais son attention était entièrement concentrée sur la présence de Ian derrière elle. Elle lui jeta un regard par-dessus son épaule et sourit. Elle s'aperçut alors avec embarras que des larmes brûlantes avaient envahi ses yeux. Ses narines frémissaient légèrement, et elle se détourna brusquement pour s'essuyer les joues. Voir ce tableau mis à l'honneur dans un tel lieu touchait quelque chose de très profond en elle.

— Je crois que je ferais mieux d'y aller.

Son cœur se mit à tambouriner à ses tympan. Un lourd silence s'abattit sur eux.

— C'est peut-être mieux, admit-il enfin.

Elle se tourna vers lui et laissa échapper un soupir de soulagement – ou peut-être de regret – en voyant sa haute silhouette quitter la pièce. Elle lui emboîta le pas et bredouilla des remerciements quand il lui rendit sa veste dans l'entrée. Elle voulut la prendre, mais il protesta. Avalant sa salive, elle lui tourna le dos et le laissa la lui remettre. Les doigts de Noble frôlèrent sa peau au niveau des épaules, et un frisson la parcourut quand il passa la main sous ses longs cheveux, effleurant sa nuque. Il tira doucement sa chevelure hors du vêtement pour la lisser. Elle ne put s'empêcher de tressaillir et soupçonna qu'il l'ait senti.

— Une couleur tellement rare..., murmura-t-il en lui caressant les cheveux.

Le corps entier de Francesca frémit.

— Je peux demander à mon chauffeur Jacob de vous ramener chez vous, reprit-il enfin.

— Non.

Elle se sentait stupide de ne pas s'être retournée pour lui parler. Elle était incapable de bouger, comme paralysée, tout son corps en alerte.

— Un ami doit passer me prendre dans un petit moment, ajouta-t-elle.

— Accepterez-vous de venir peindre ici ?

Sa voix grave résonna à quelques centimètres à peine de son oreille droite. Elle regardait devant elle, les yeux perdus dans le vague.

— Oui.

— J'aimerais que vous commenciez lundi. Je demanderai à Lin de vous fournir un passe d'entrée et le code de l'ascenseur. Tout le matériel sera prêt quand vous arriverez.

— Je ne pourrai pas venir tous les jours. J'ai des cours – surtout le matin – et je travaille comme serveuse de dix-neuf heures à la fermeture du bar plusieurs jours par semaine.

— Passez quand vous pouvez. Tout ce qui importe, c'est que vous veniez.

— Oui, très bien, articula-t-elle péniblement en forçant le nœud dans sa gorge.

Il n'avait pas retiré ses mains de son dos. Pouvait-il sentir les battements affolés de son cœur ?

Il fallait qu'elle sorte d'ici. *Tout de suite.* Elle n'avait plus le moindre contrôle sur la situation.

Elle avança en vacillant jusqu'à l'ascenseur et appuya précipitamment sur le bouton du panneau de contrôle. Si elle avait cru qu'il essaierait de la toucher à nouveau, elle s'était trompée. La porte de l'ascenseur ultramoderne s'ouvrit enfin.

— Francesca ? fit-il alors qu'elle se ruait à l'intérieur.

— Oui ?

Elle se tourna vers lui.

Il avait croisé les mains derrière lui et cette position faisait bâiller la veste de son costume, révélant les contours de son torse mince moulé par la chemise, de ses hanches étroites entourées par une ceinture à boucle d'argent et... de tout ce qui se trouvait au-dessous.

— Maintenant que vous disposez d'une certaine sécurité financière, je préférerais que vous ne partiez plus en expédition dans les rues de Chicago aux premières heures du jour pour trouver des sujets d'inspiration. On ne sait jamais qui on peut rencontrer. C'est dangereux.

Francesca en resta sans voix. Ian avança de quelques pas, appuya sur un des boutons du panneau, et les portes de l'ascenseur se refermèrent. La dernière chose qu'elle vit de Noble fut l'éclat scintillant de son regard bleu au milieu de son visage impassible.

C'était *lui* qu'elle avait peint quatre ans plus tôt. C'était ce qu'il avait essayé de lui faire comprendre : il savait qu'elle l'avait observé en train d'arpenter les rues sombres et désertes aux dernières heures de la nuit pendant que les habitants de la ville sommeillaient dans la chaleur de leurs lits douillets. Elle ne connaissait pas l'identité de son sujet, pas plus sans doute qu'il n'avait pris conscience qu'on l'observait jusqu'à voir le tableau. Mais cela ne faisait plus aucun doute désormais.

*Ian Noble* était le Chat qui marche tout seul.

Et il avait tenu à ce qu'elle le sache.

## 2

Ian réussit à chasser Francesca de son esprit pendant dix jours complets. Il partit en voyage à New York pour un séjour de deux nuits et finalisa l'acquisition d'un logiciel qui lui permettrait de développer un nouveau réseau en ligne combinant des fonctionnalités sociales et un concept de jeu entièrement nouveau. Il se rendit comme tous les mois à sa résidence londonienne. Quand il se trouvait à Chicago, les réunions et le travail l'occupaient au bureau jusqu'à minuit passé. Lorsqu'il regagnait son appartement, l'intérieur était sombre et silencieux.

Il n'était pas tout à fait juste de dire qu'il avait réussi à oublier Francesca, cependant. *Ni tout à fait honnête*, s'avoua-t-il rudement, le mercredi après-midi suivant, dans la cabine d'ascenseur qui remontait vers son appartement. La conscience qu'elle était présente dans la résidence s'emparait parfois de lui sans prévenir, en de brefs et puissants éclairs, et imprégnait sa perception de tous les détails de la vie quotidienne. Mme Hanson, sa gouvernante, le tenait innocemment au courant, lors de ses vantardises habituelles, sur la bonne marche de la maison. Il s'était réjoui d'apprendre que la vieille dame anglaise s'était prise

d'amitié pour Francesca, l'invitant parfois à partager un thé dans la cuisine, et que la jeune femme semblait de plus en plus à son aise. Avant de se demander en quoi ça avait la moindre espèce d'importance. Tout ce qu'il voulait, c'était un tableau, et elle n'avait certainement pas à se plaindre de ses conditions de travail.

Un jour, il se dit qu'il se montrait impoli en ignorant la jeune femme. L'éviter était aussi une façon de lui donner de l'importance et de faire bien grand cas d'une situation anodine. Le soir du deuxième jeudi, il se rendit finalement à l'atelier de Francesca pour lui demander si elle désirait prendre un rafraîchissement avec lui à la cuisine. La porte était entrebâillée, et il entra sans frapper. Pendant quelques secondes, il resta sur le seuil à l'observer à son insu.

Elle se tenait sur une petite estrade, en train de travailler sur le coin supérieur droit de la toile, totalement absorbée par ce qu'elle faisait. Bien qu'il fût certain de n'avoir fait aucun bruit, elle se retourna brusquement vers lui et se figea, le contemplant de ses yeux bruns écarquillés, son pinceau toujours posé sur la toile. Une épaisse mèche brillante s'était échappée de sa pince à cheveux et lui retombait sur la nuque. Des taches de fusain maculaient ses joues lisses, et ses lèvres d'un rose sombre étaient légèrement entrouvertes sous l'effet de la surprise.

Il s'enquit poliment de la progression du tableau en essayant de ne pas laisser son regard s'attarder sur la pulsation du pouls de la jeune femme visible à sa gorge, ou sur la douce courbe de ses seins. Elle avait enlevé son survêtement de travail et portait seulement un léger débardeur. Sa poitrine était plus généreuse qu'il ne l'avait cru au début, formant un

contraste érotique avec sa taille, ses hanches étroites et ses longues jambes juvéniles.

Après plusieurs secondes de conversation guindée, il prit la fuite comme le couard qu'il était.

La conscience exacerbée qu'il avait de sa beauté n'avait rien, selon lui, de très naturel. C'était une femme magnifique, après tout. Elle semblait complètement aveugle à sa propre sensualité, et ça le fascinait. Avait-elle grandi dans un trou perdu ? Elle était forcément habituée à voir les hommes s'animer quand elle entraît quelque part, saliver à la vision de ses cheveux soyeux couleur d'or rose, de ses yeux de velours brun, de sa silhouette fine et élancée. Comment pouvait-elle ignorer, à l'âge de vingt-trois ans, le pouvoir que lui conféraient sa peau pâle et sans défaut, ses lèvres d'un rose sombre, son corps souple et agile ?

Il ignorait la réponse à cette question, mais maintenant qu'il l'avait observée de plus près, il était certain que son attitude n'avait rien d'une posture. Elle se mouvait avec la démarche dégingandée d'une adolescente et s'exprimait parfois avec une gaucherie surprenante.

C'était seulement quand elle contemplait sa toile d'un regard hypnotique ou qu'elle fixait l'horizon à la fenêtre, ou encore lorsqu'il l'épiait secrètement alors qu'elle était totalement absorbée par son art, que sa beauté se révélait entièrement.

Une vision fascinante, obsédante, qu'il n'arrivait pas à se sortir de la tête.

Il s'immobilisa en pénétrant dans le vestibule. Elle était là. Aucun son n'émanait des profondeurs de la résidence, mais d'une manière ou d'une autre il savait que Francesca se trouvait dans l'atelier. Était-elle toujours en train de peindre sur l'immense toile ? Il se l'imagina soudain avec une précision parfaite, son



superbe visage tendu par la concentration, ses yeux sombres faisant des allers-retours entre son pinceau habile et le panorama. Elle prenait une expression sombre et austère quand elle travaillait, tout entière absorbée par son extraordinaire talent et la grâce singulière dont elle ne semblait pas consciente.

Elle ignorait le magnétisme sexuel qu'elle dégageait. Lui, au contraire, était parfaitement lucide sur son pouvoir de séduction. Mais il savait également à quel point elle était naïve. Il pouvait presque en sentir l'odeur sur sa peau ; son innocence se mêlait à une sensualité inexplorée, générant un parfum capiteux qui lui faisait perdre toute raison.

De la sueur s'accumulait sur sa lèvre supérieure. Il sentit aussitôt son sexe se durcir.

Fronçant les sourcils, il jeta un coup d'œil à sa montre et tira son téléphone portable de sa poche. Il tapota sur quelques boutons et traversa la galerie d'entrée avant de bifurquer vers sa chambre. Heureusement, ses quartiers privés se trouvaient à l'opposé de la pièce où travaillait Francesca. Il fallait qu'il la chasse de son esprit. Une bonne fois pour toutes.

Une voix grésilla au bout du téléphone.

— Ian ? fit Lucien. C'est la folie au restaurant, je n'ai pas eu une minute à moi. On peut se retrouver à dix-sept heures trente dans ta salle d'entraînement ?

— Impeccable. Je t'attends dans quarante minutes. J'espère que tu es prêt à encaisser une dérouillée parce que je suis de méchante humeur.

Ian referma la porte de sa chambre derrière lui et la verrouilla, un sourire aux lèvres.

— Je crois bien que mon épée a soif de sang elle aussi, mon ami, fit Lucien. On verra bien qui de nous deux prendra cette dérouillée.

Ce dernier riait toujours quand Ian raccrocha. Il rangea son porte-documents et sortit du dressing sa

tenue d'escrime : un plastron, des jambières et une veste matelassée. Il se dévêtit ensuite et tira une clé de son attaché-case. Ses quartiers privés disposaient de deux grands dressings où personne – pas même Mme Hanson – n'avait le droit d'entrer.

C'était son territoire privé.

Il déverrouilla la porte en bois d'acajou et s'avança, nu, dans une pièce au plafond haut et aux murs recouverts d'étagères et de placards, tous impeccablement rangés. Il ouvrit un tiroir sur sa droite et en sortit les accessoires qu'il cherchait avant de revenir dans la chambre et de les étaler sur le lit.

Il aurait dû se rendre compte plus tôt que son désir inassouvi était sur le point d'atteindre un niveau dangereux. Il pourrait peut-être s'arranger pour faire monter une femme à la résidence le week-end prochain mais, en attendant, il devait absolument émousser le tranchant de ses appétits sexuels.

Il déposa une noisette de lubrifiant dans sa paume. Son érection n'avait pas diminué. Des frissons de plaisir le parcoururent quand il étala le gel froid sur son sexe. Il envisagea de s'allonger sur le lit mais non... c'était mieux debout. Il saisit ensuite la gaine en silicone et l'enfila. Il l'avait fait fabriquer sur mesure, en spécifiant bien que la silicone devait être transparente. Il aimait se voir éjaculer. Ses instructions avaient été suivies à la lettre, excepté un seul ajout : un anneau rose sombre autour de l'orifice principal de l'instrument. Ian avait jugé la modification mineure et n'y avait rien trouvé à redire. Le sex-toy ne représentait pas un substitut sexuel. Ian pouvait avoir autant de jeunes femmes talentueuses et consentantes qu'il le voulait, à n'importe quel moment. Mais au fil des années, il avait appris les vertus de la discrétion. Il avait donc réduit drastiquement sa liste de partenaires pour ne plus garder que deux femmes qui

connaissaient parfaitement ses besoins et comprenaient ses exigences.

Le masturbateur avait l'avantage de n'être qu'un objet. Ian ne lui devait rien après qu'il eut assouvi son désir.

Pourtant, cette fois-ci, un frisson d'excitation le parcourut à la vue du gland épais de son sexe en train de pénétrer l'étroit anneau rose. Il fléchit le bras et poussa la gaine autour de son membre durci et enflé jusqu'à trois centimètres environ de sa base. Il imprima à son poignet un mouvement de piston, appréciant à quel point la chaleur de sa chair se communiquait vite au doux fourreau de silicone.

*Oh oui...* C'était ça dont il avait besoin – un bon orgasme pour se vider complètement. Les muscles de son abdomen, de ses fesses et de ses cuisses se contractèrent pendant que sa main s'activait. Les alvéoles à l'intérieur de la silicone s'ouvraient et se refermaient au rythme de son geste, reproduisant la sensation de succion d'une fellation. Il retirait presque la gaine transparente jusqu'au gland avant de plonger à nouveau son sexe dans les profondeurs chaudes et glissantes du sex-toy, encore et encore.

D'habitude, il fermait les yeux et élaborait un scénario sexuel pendant qu'il se masturbait. Cette fois, cependant, son regard demeura fixé sur son sexe en érection pénétrant l'anneau rose, qu'il imagina être des lèvres roses et pulpeuses. Il vit de grands yeux bruns levés vers lui.

Les lèvres de Francesca. Les yeux de Francesca.

*Tu ne peux pas te permettre de séduire une fille innocente. N'as-tu pas retenu la leçon la première fois ?*

Ses goûts le portaient vers la domination sexuelle. Un dominant réticent, peut-être, mais un vrai dominant tout de même. Il avait accepté depuis longtemps sa nature, conscient qu'elle correspondait au destin

solitaire qu'il s'était choisi. Non qu'il l'eût désiré, mais il était assez sage pour comprendre que c'était inévitable. Son travail le consumait tout entier. Maniaque du contrôle, c'était ce que tout le monde disait de lui : la presse, les gens du monde des affaires... et son ex-femme. Il s'était résigné à leur donner raison et, au fil du temps, la solitude était devenue comme une vieille amie.

*Tu n'as pas le droit de soumettre une femme comme Francesca à tes fantaisies sexuelles.*

La voix sévère dans sa tête fut noyée par les pulsations sourdes de son cœur et ses propres grognements de plaisir tandis qu'il poursuivait les va-et-vient avec sa main.

*Je ferai d'elle un objet de plaisir, je pervertirai ses lèvres douces. Comment réagira-t-elle à l'idée d'être ainsi possédée ? Sera-t-elle effrayée ? Excitée ?*

*Les deux à la fois ?*

Il gémit à cette pensée et tendit davantage le bras, accélérant le mouvement, chaque muscle de son corps bandé au maximum.

Son membre paraissait énorme quand il enfonça jusqu'à la garde l'épais fourreau. Il ne voulait pas jouir ainsi... mais ce qu'il voulait, il ne pouvait l'obtenir, et il devrait donc se contenter de cet expédient.

Même si ce qu'il voulait *vraiment*, c'était lier les mains d'une belle jeune femme aux cheveux d'or cuivré et aux jambes fuselées, lui ordonner de s'agenouiller devant lui et introduire son sexe dans sa bouche étroite et humide... même si ce qu'il voulait *vraiment*, c'était entrevoir la lueur d'excitation dans ses yeux quand il s'abandonnerait enfin et se perdrait en elle.

L'orgasme explosa, ravageur et délicieux. Il hoqueta en se voyant éjaculer à l'extrémité de l'étau transparent, la semence blanche giclant contre les parois de





*Composition*  
NORD COMPO

*Achévé d'imprimer en Espagne*  
par BLACKPRINT CPI  
le 20 mai 2013.

Dépôt légal mai 2013.  
EAN 9782290072066  
L21EDDN000484N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*